

Philippe Lesage « L'enfance est aussi source d'angoisse »

Pamela Pianezza

Numéro 300, janvier 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pianezza, P. (2016). Philippe Lesage : « L'enfance est aussi source d'angoisse ». *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 16–17.



Philippe Lesage

« L'enfance est aussi source d'angoisse »

Dans **Les Démons**, du Québécois Philippe Lesage, un petit Félix au visage angélique, mais au comportement troublant, s'éveille au désir et à la peur tandis que, dans un arrière-plan qui par moments se rapproche, un kidnappeur d'enfants sévit à Montréal... Une auscultation étrangement fascinante des peurs de l'enfance dont nous avons discuté avec son réalisateur, rencontré au festival de San Sebastian.

PROPOS RECUEILLIS ET TRANSCRITS PAR PAMELA PIANEZZA

Les Démons raconte l'enfance sous l'angle des peurs qui y sont liées. N'avez-vous aucune nostalgie pour cette époque?

L'enfance est une période d'apprentissage du monde qui nous entoure; or ce monde est celui des adultes. Il y a donc une dichotomie entre l'enfant au regard innocent et le monde qu'il va devoir absorber comme une éponge. À mes yeux, l'enfance peut être autant source d'angoisse que la vie adulte, car l'apprentissage et la perte d'innocence se font forcément dans la lutte, même s'il y a toujours de la lumière. Le film est très proche de mon enfance durant laquelle j'avais de nombreuses peurs. Aujourd'hui, elles n'ont pas disparu, j'en ai simplement d'autres.

Votre film est bâti tout en tension. Comment avez-vous pensé les jeux d'intensité?

Le film commence assez lentement. Je voulais créer un climat, tester la patience du spectateur. Au départ, il faut prendre le temps d'être avec Félix sans savoir exactement dans quelle direction on va. Puis tout finit par s'imbriquer, le rythme s'accélère, des choses plus prenantes se passent, et le spectateur est enfin récompensé de sa patience. Ce tempo se justifie aussi par le fait qu'une grande partie du film fait écho à l'intériorité de Félix. Or pour avoir accès à cette intériorité, il faut adopter une stratégie de lenteur. Ce n'est pas en usant d'un montage accéléré où tout déambule très rapidement qu'on peut prendre le pouls de l'intériorité d'un enfant. Tout cela s'est construit naturellement au montage.



Créer un climat jusqu'à ce que le rythme s'accélère

En arrière-plan du film, un serial killer sévit à Montréal, qui pourrait bien être Ben, le tout jeune maître nageur de Félix. Peut-on voir dans ce personnage d'abord charmant, puis effrayant, un enfant qui aurait grandi trop vite et, contrairement à Félix, n'aurait pas eu une grande sœur attentive pour répondre à ses questions ?

Effectivement, c'est tout à fait l'idée. Le fait que Ben soit si jeune le rend lui-même victime. Je voulais m'éloigner de l'image clichée du pervers en pantalon de jogging dans son sous-sol. Je pars du principe que si j'ai écrit un personnage comme ça, il doit nécessairement exister quelque part. Ben a du mal à différencier le mal et le bien, ce qui peut se rapporter à l'enfance. Il est également prisonnier de ses pulsions. C'est un enfant qui a mal grandi. Mais Félix a lui aussi un côté un peu « monstre », il est plus ou moins innocent : il a un petit souffredouleur avec lequel il s'amuse sexuellement. Mais Félix apprend également l'empathie. Sa sensibilité le sauve. Il est couvé, il est aimé. Il n'y a donc rien de gratuit dans le personnage de Ben. Sa présence dans le film correspond à une tentative de poser des questions sur la nature des personnes capables de commettre des actes aussi terribles.

Votre vision de l'enfance est si peu manichéenne qu'elle en devient presque politiquement incorrecte.

Il n'y a rien qui m'horripile plus que les films où il y a des bons et des méchants. Ce qui m'intéresse, c'est de faire des films proches de la vie. Même le personnage de Ben n'est pas qu'un monstre. Il éprouve une certaine culpabilité. À un moment, il est même sur le point d'avouer son crime à sa copine. Évidemment, cela n'excuse rien, mais je ne suis pas dans le jugement. Quant aux enfants, certains sont des psychopathes en puissance ! Un adulte qui reste un enfant – très centré sur lui, avec peu d'empathie –, c'est monstrueux à bien des égards. Mais je ne dis pas qu'il faille éliminer en nous tous les aspects liés à l'enfance...

Pourquoi avez-vous imaginé des adultes aussi absents, aussi décevants ?

C'est vrai que tout n'est pas parfait dans sa vie. Ses parents sont assez fantomatiques, leur couple ne fonctionne plus trop... Tout se passe surtout entre frères et sœurs, et cette partie de l'histoire s'est un peu construite malgré moi. Je me suis rendu compte, en faisant le film, à quel point mes parents étaient peu souvent à la maison, malgré tout l'amour qu'ils nous ont porté. On était souvent livrés à nous-mêmes, on avait beaucoup de gardiens... J'étais hyper sensible et je faisais des liens entre le réel et l'irréel. Comme Félix, j'ai par exemple eu peur d'avoir le sida et pleuré pendant trois jours en pensant que je l'avais attrapé.

Le dilettantisme des parents s'accompagne, en revanche, d'un vrai sentiment de liberté et de confiance dans la communauté.

Cela correspond totalement à l'atmosphère dans laquelle j'ai grandi : la maison était ouverte le week-end, les amis défilaient... Mais les choses ont beaucoup changé depuis. À Montréal, je ne vois plus d'enfants aller à l'école tout seuls. On les surprotège. Un journaliste a établi un parallèle entre mon film et des *teen movies* des années 1980. C'est assez vrai, même si au niveau de la direction artistique du film, j'ai tenu à brouiller les pistes afin qu'on ne sache pas exactement quand l'histoire se passe. Je fais des clin d'œil, ici et là, aux années 1980, à travers des objets par exemple, mais cela s'arrête là. Il n'était pas question de voir un téléphone cellulaire récent.

Aviez-vous également en tête de faire en sorte que le film ne vieillisse pas trop vite ?

Absolument. Dans dix ans, on trouvera ridicule les films de notre époque, où tout le monde tient son cellulaire à la main. Mais cette décision était aussi liée à notre budget somme toute limité : je ne voulais pas non plus qu'on soit limités en terme de liberté, ce qui serait arrivé si on avait tourné un film de reconstitution d'époque. En n'ancrant pas le film dans une période particulière, on a donc gagné en liberté, mais aussi en intemporalité.

Édouard Tremblay-Grenier, qui interprète Félix, crève l'écran. Quels furent vos critères de casting ?

Je recherchais un enfant brillant, hyper sensible, qui puisse comprendre tout ce qui arrive au personnage et ne se contente pas d'être sous mes ordres. On en a vu 800 avant de trouver Édouard. J'ai tenu à mélanger les acteurs non professionnels, souvent plus malléables, avec les professionnels. Ils ont tous appris les uns des autres.

Vous venez du documentaire. Votre passage à la fiction s'est-il fait de manière naturelle ?

Oui, car la manière dont j'approche la fiction est en continuité avec mon passé de documentariste. En tant que documentariste, je suis en recherche de moments d'authenticité où les « personnages » s'oublent. J'aspire à cette spontanéité également dans *Les Démons*. J'ai laissé beaucoup de liberté aux acteurs pour qu'ils puissent s'approprier le texte, quitte à parfois le jeter à la poubelle. Il y avait de la place pour l'improvisation. Cette recherche d'épiphanies, où quelque chose de vrai se produit, vient du documentaire. J'aime que, par moments, les acteurs oublient qu'ils sont des acteurs. 📍